

L'officier fit mettre tous les hommes en position de tir, faisant cercle autour de Guillaume, prêts à faire feu. Le lieutenant, blême, regardait le jeune homme endormi. Il se souvint de son frère qui avait été abattu la veille sur la barricade de Saint-Sulpice. D'un aboiement, il donna l'ordre à sa troupe de regagner les rangs et de se remettre en route. Sans tirer.

Guillaume se réveilla de son cauchemar en sursaut. L'aube du 28 juillet pointait. Des bruits de pas cadencés, des cliquetis d'armes qui approchaient le dressèrent sur ses jambes. Il n'avait plus le choix.

Il courut d'une traite jusqu'à la rue Saint-Honoré. Il trouva très vite l'auberge qu'il cherchait. Il se souvenait des fenêtres à meneaux, de la grosse porte en bois datant du siècle dernier, du heurtoir en forme de bonnet phrygien. Il fut étonné de ne pas voir la porte ni les fenêtres barricadées. Bourgeois, certainement, mais ses grands-parents n'étaient visiblement pas aussi couards qu'il l'imaginait...

Sur le seuil de l'auberge, il hésitait encore. Sophie et Sébastien Petit le reconnaîtraient-ils seulement? Pas sûr. Il avait onze ans la dernière fois que sa grand-mère l'avait embrassé. Et s'ils ne le croyaient pas? S'ils exigeaient la preuve que c'était bien lui, Guillaume, le fils de Frédéric, leur premier enfant?

Mais il avait tort de se faire du souci: par la fenêtre, Sophie et Sébastien avait reconnu leur petit-fils à la première seconde! Il faut dire qu'il ressemblait à son père de façon frappante.

Soudain, une fusillade éclate non loin de là. Guillaume se met à tambouriner sur la porte. Elle s'ouvre en grand dans l'instant. Une femme aux cheveux tout frisouillés, qui lui font comme une couronne blanche autour de la tête, attire vivement Guillaume à l'intérieur en refermant à double tour.

– Eh bien, mon grand, tu en as mis du temps à te décider! Deux secondes de plus et on allait te tirer de devant la porte en te prenant par le col! Pas vrai, Sébastien?

– Sûr! répond une sorte de géant au regard profond et aux sourcils en bataille qui taille déjà de grosses tartines dans du pain blanc.

Guillaume, abasourdi par cet accueil, ne sait que dire. Aucune importance visiblement, car Sophie ne lui pose aucune question et parle pour trois.

– Et en plus, tu es blessé! Donne-moi voir ça... Pss! Les misérables! Attends, je vais t'arranger ça. Dieu merci, la balle n'est pas restée dans ton épaule!

Elle va chercher dans une armoire une chemise propre et des linges, puis, en quelques minutes, le geste précis et la main experte, Sophie nettoie et panse la blessure de Guillaume, très étonné de ce savoir-faire.

– En tout cas, il est bien courageux ce petit, hein Sébastien ? Qu’il n’a rien dit, même pas sursauté une seule fois...

– Ça, pour sûr que c’est pas une mauviette notre petit gars !

– Hé ! Hé ! C’est qu’elle se débrouille bien ta grand-mère, hein, mon Guillaume ? Te voilà tout ébaubi. Faut dire que j’en ai soigné des blessures. Des centaines si ça se trouve. Et des fort vilaines. Ça remonte à loin, mais j’ai gardé le coup de main, pas vrai, Sébastien ?

– Sûr ! s’exclama le grand homme ridé qui pose bols de café fumants, beurre et jambon sur la table.

– Allez, mon beau gars ! Viens t’en te remplir la panse, que tu es maigre et vert de fringale comme une sauterelle affamée !

Guillaume éclate de rire. Et il n’y tient plus. Il embrasse sa grand-mère. Fort. Très fort.

Bien qu’il ait en effet une faim de tous les diables, Guillaume, avant de s’asseoir à table, ne peut s’empêcher de poser une question qui le taraude depuis quelques instants.

– Dis-moi, Grand-Mère, à quelle occasion tu as dû soigner toutes les blessures dont tu parles ?

– Cette belle blague ! Pendant la Révolution, pardi ! Je te parle de la Vraie, de la Grande, de celle qui a changé tant de choses... même si depuis, hein ! Faut reconnaître que... Bah ! Les hommes sont ce qu’ils sont...

– La Révolution!?

Guillaume ouvre des yeux grands comme des assiettes.

– Tu... Vous avez fait la Révolution de 1789? Vous y étiez vraiment?

Sophie opine fièrement de la tête tandis que par un mouvement contraire – ce qui rend la scène comique –, Sébastien hoche la sienne de gauche à droite comme on fait en se souvenant de choses difficiles.

– Tu n’as pas vu l’enseigne? « Aux Vainqueurs de la Bastille ». Voilà comment qu’elle se nomme notre auberge. Et je te prie de croire que c’est pas des mots volés ou exagérés. Hein, Sébastien?

– Sûr! gronde le vieil homme en regardant Sophie dans les yeux.

Les deux vieillards se sourient avec une tendresse qui émeut profondément Guillaume. Pour que l’on ne voie pas ses yeux brillants de larmes, le jeune homme plonge une tartine dans son bol.

Mais avant de la porter à sa bouche, il plante son regard dans celui de Sophie et lui demande encore d’une voix vibrante :

– Raconte, Grand-Mère. Raconte **La Révolution...**

## CHAPITRE II

### L'hiver d'avant

« Il faut d'abord que tu saches que l'hiver 1789 a été un des plus rudes hivers du siècle. Un froid qui brisait tout sur son passage. Même les plus grosses branches des arbres cassaient sous le poids de la glace. Le grand gel qui dure des semaines, ça veut dire d'abord plus rien à manger. Les enfants, les vieux mouraient par dizaines, tous les jours... Les plus faibles sont les plus fragiles.

Ma mère a été de ceux-là. Je l'ai retrouvée un matin, bleue des pieds à la tête, les yeux gelés dans leurs orbites. C'était une merveilleuse dentellière mais un cœur dur. Je ne l'ai guère pleurée. J'avais juste dix-sept ans. Comme toi aujourd'hui si je ne me trompe pas?! Je n'avais pas de sœur ni de frère. Mon père était mort en tombant d'un toit quand j'avais cinq ans. Il était charpentier. Lui, je l'aimais. Je m'en souviens comme d'hier. Un jour, il m'avait prise sur ses épaules et m'avait montée avec lui pour

mettre un bouquet dans une cheminée de la maison qu'il venait de finir de couvrir. Il m'a montré tous les environs. Voir tout de haut, c'était bien beau. J'avais peur, mais je rigolais comme tout, mes bras serrés autour de sa jambe. Ah... Dès que je reparle de lui, me voilà toute je sais pas quoi... »

Comme on encourage un cheval à avancer malgré la pente boueuse, le géant ridé vient poser sa main dans le cou de la vieille femme dont la voix s'était brisée. « Va, ma Sophie, va... Qu'il veut savoir notre Révolution, ce gamin... »

Sophie reprend son récit après avoir fait une petite tape pleine d'amour sur la main de son mari.

« Donc, pour en revenir à la mort de ma mère... Deux jours après, qu'elle n'était même pas encore enterrée, le forgeron d'à côté en profite pour me conter fleurette: « Te voilà toute seule maintenant ma pauvre Sophie, qu'il me dit, mais si tu veux, moi je t'épouse. Il fait toujours chaud dans une forge... Et j'ai des bras forts, bien faits pour serrer une femme comme toi et lui faire des tas d'enfants! »

Il avait surtout un ventre gros comme celui d'un porc, des yeux loucheux, et vingt ans de plus que moi! Alors tu penses! Je lui ai répondu comme ça en enlevant sa main de ma taille que moi je voulais l'amour qu'on rêve. Et rien d'autre. Et que lui, il avait tout du cauchemar.

Il l'a pas bien pris... Avant, il me donnait de temps à autre un peu de bois. À partir de ce jour-là, même plus un fagot de brindilles! Je me gelais, mais ça m'était bien égal.

En janvier 1789, à Arras, c'était le chômage, la disette. Même les plus vaillants avaient quasiment perdu tout espoir. Ils n'avaient plus qu'un seul mot à la bouche: l'ouverture des États Généraux. Pour eux, c'est ça qui allait tout changer. Je suis sûr que toi, ma libellule, tu sais ce que c'était! Moi à l'époque, je ne savais rien du tout, je te l'avoue... Ça consistait donc – tu m'arrêtes si je dis une ânerie, hein? – à réunir les représentants des trois ordres, la Noblesse, le Clergé et le Tiers État – autrement dit, *les paysans* – pour dire au Roi tout ce qui n'allait pas dans le pays et essayer de trouver ensemble des solutions pour que ça aille mieux. Enfin, je résume, c'est plus compliqué que ça... Bref, les cahiers de doléances que rédigeaient dans la fièvre ceux qui étaient malcontents, ça me passait au-dessus de la coiffe, je l'avoue encore. Moi, je n'avais qu'une seule idée en tête: aller trouver de l'ouvrage à Paris... Leur montrer là-bas que je savais mieux que personne manier l'aiguille et les fuseaux. Je ne doutais de rien. Et puis j'étais fière comme un dindon et je me sentais tous les courages.

Il faut te dire aussi que j'avais eu beaucoup de chance de me faire un vrai ami dans la personne de

notre curé. Et tu vas voir comme c'est important. Je n'ai jamais compris pourquoi il s'était intéressé à moi plus qu'aux autres. Enfin, c'est comme ça. Parce que dès l'âge de six ou sept ans, il m'avait appris à lire et à écrire. Et en français, s'il te plaît! Évidemment, ma mère ne le savait pas. Elle n'aurait jamais accepté. Déjà que c'était rare que les gars sachent lire et écrire! Alors une fille, tu penses!

Donc, mon bon curé m'apprend le français en secret. C'est-à-dire la langue qu'on parlait à Paris. Nous, on avait tous notre langue du Nord et puis voilà. Comme les Bourguignons, les Normands, les Bretons, et tous les autres avaient la leur, de langue. Comme tu sais. Et tous ces gens très différents, ça faisait un seul Royaume... la France... Comme quoi d'être différents, ça n'empêche pas d'appartenir au même monde.

Bon. Pour t'en revenir à mon histoire, je le bénirai toute ma vie ce bon vieux curé. Sans lui, sûrement que je serais demeurée une idiote de caillette sans rien dans la tête et que je serais restée à me résigner à mon sort. J'aurais sans doute épousé cette brute de forgeron, juste pour ne pas mourir de froid et de faim. J'en connais plus d'une qui l'ont fait de s'abandonner dans les bras de vieux bonhommes dégoûtants. Mais je ne peux pas leur jeter la pierre. On devient des fois un peu lâche quand il faut survivre. Pas toujours, pas tout le monde, mais la majorité, oui. C'est comme ça.

Bref, je parlais le français de Paris, j'avais quinze écus, d'héritage et d'économies... Je suis partie. Avec la bénédiction de mon cher curé.

Grand froid, grande misère et déjà bien des révoltes sur les routes. On sentait la colère qui montait. Tout à coup, le mot « injustice » remplissait les cœurs. De pauvres bougres maigres comme la Grande Faucheuse se mettaient en bande pour voler et tuer tous ceux qui semblaient avoir moins faim qu'eux. J'ai vu une femme squelettique avec un bébé plus mort que vif dans les bras, trancher la gorge d'une femme qui sortait d'une étable avec un petit seau de lait...

J'avais le cœur gros de voir tout ça. Mais j'avais aussi mon trésor serré sur mon ventre : toutes mes dentelles, mes fuseaux, tout ce qu'il me fallait pour travailler... Et ça m'était égal que l'horrible marchand de tissus qui m'avait proposé une place dans sa voiture me dise des saletés. Je lui riais au nez. Et puis voilà que sur un gros cahot, la voiture a versé, il s'est cassé l'épaule. C'était bien fait.

Pour moi, c'était moins bien fait, je me retrouvais toute seule sur la route vers Paris, avec le froid et tout. Et les hommes brutaux dans les auberges ! Heureusement, il y en a eu un de bon. À un relais. J'avais six lieues de neige dans les jambes. Il avait la tête trop sérieuse pour me faire du mal, il a pris

ma défense, il m'a proposé sa voiture pour finir le voyage, ma foi, je n'ai pas dit non. Et puis, il avait surtout pour lui qu'il était d'Arras et qu'il venait juste d'être élu député du Tiers État. Alors bon. Ça m'a donné confiance.

Nous voilà partis. Moi, je lui faisais un peu la conversation entre les trous, les bosses et les hennissements des chevaux fumants de sueur qui se donnaient bien du mal sur la route pleine de neige et de verglas. Lui, il n'était pas beaucoup causant, pour sûr, mais ça se voyait qu'il m'écoutait. Il avait un regard... comment te dire? Un regard qui « sait beaucoup », oui, c'est ça. Un regard profond et tout droit comme une épée. Tu comprends ce que je veux dire?... »

– Oui, Grand-Mère! Des yeux qui te regardent comme une vraie personne qui compte dans le monde...

– C'est ça, mon grand! Exactement. On ne saurait pas mieux dire, hein Sébastien?

– Pour sûr! lance l'immense vieillard en souriant.

Sophie est tout heureuse d'être si bien comprise par son petit-fils. Elle reprend d'un ton enjoué: Tu ne sais pas comment c'était le nom de mon député? Je te le donne en mille! Maximilien Robespierre! Hé! Hé! Hé! Ferme la bouche, mon pauvre Guillaume, qu'on dirait une grenouille qui attend que lui entre

un ver de terre tout cru dans le gosier! Alors tu vois! L'Histoire, c'est toujours la vie des gens qui la fait, tu sais! Il m'a même invitée à manger avec lui à un relais. Quand je dis « manger avec lui », c'est moi qui ai englouti sa part en plus de la mienne, figure-toi. A croire qu'il pouvait vivre l'estomac vide cet homme-là! Un bout de fromage, à peine deux bouchées de pain, un grand verre d'eau claire et ça a été tout pour la journée!

Au moment de repartir, il m'a quand même posé une question. Il m'a demandé ce que je comptais faire à Paris. Il m'a dit que beaucoup de gens venaient comme moi de tout le pays pour les mêmes raisons et que ce serait difficile de trouver de l'ouvrage. Mais je lui ai raconté que j'avais une tante, cabaretière rue Saint-Honoré... Et que j'avais un bon souvenir d'elle: toujours l'œil à rire et la bouche qui savait dire ce qu'il fallait. Je voulais aller la trouver... J'étais sûre qu'elle m'aiderait. Il a hoché la tête comme quelqu'un qui voudrait bien que ça se passe comme ça dans la vie, mais j'ai bien vu qu'il doutait.

Et puis finalement, le soir, on arrive à Paris. Et ça criait, et ça grouillait, et ça puait! Les ordures coulaient avec le contenu de centaines de pots de chambre – tu vois ce que je veux dire! – directement au milieu des rues dans des rigoles. À vomir! J'ai eu

comme un regret d'Arras... Pas longtemps, parce qu'en arrivant au cabaret où mon député avait insisté pour m'emmener, voilà ma tante Thérèse qui me serre fort sur sa poitrine et qui comprend tout. «Ma Petite Billette, qu'elle me fait, – Billette, c'était mon nom de fille – quel bon vent t'amène par ces mauvais vents?!»

C'était une grande belle femme rousse dans la trentaine, blanche comme le lait et qui sentait bon comme la crème. La langue parfois aiguisée pareille à une serpette, ça, c'est vrai, mais fallait bien qu'elle fasse savoir qui était la maîtresse dans son cabaret. Et qu'il n'était pas question qu'un soiffard y fasse du grabuge, sinon, il finissait dehors avec un fameux coup de pied là où tu penses! Bref, ma tante m'installe comme elle peut et m'envoie dormir après une bonne soupe; on verrait demain. Je souriais comme une bécasse.

Mon député aussi était content, il avait retrouvé là des tas d'amis à lui de l'époque du collègue. *Louis le Grand*, qu'il s'appelait le collègue, je crois bien. Et donc justement, chez ma tante, voilà-t-il pas qu'il tombe sur son meilleur ami: Camille Desmoulins! Tu imagines leur surprise! Et les embrassades et les souvenirs d'enfance à plus en finir, et les tapes dans le dos, et les pichets qui se vidaient... D'autant que Desmoulins, ce soir-là, il venait juste d'être reçu

comme avocat. Pas de chance pour lui, il bégayait à ne plus en pouvoir ce pauvre Camille! Un avocat qui bégaye, forcément, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour se faire une pratique, tu te doutes bien! Le temps qu'il plaide, toute la Cour était pliée de rire et son client condamné. Résultat, il n'avait pas un sou en poche. Mais des idées, ça oui, il en avait! Et bègue ou pas, il parlait des fois avec tellement d'enthousiasme qu'on ne pouvait pas s'empêcher de l'écouter avec les tripes toutes remuées et la tête enfiévrée. Mais tout ça, en fait, je ne l'ai découvert qu'après. Vu que moi, pendant ce temps, je dormais comme une marmotte. »